DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 386. 1er Février 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Colline inspirée

M. Maurice Barrès publie, dans la *Revue hebdomadaire*, un livre de la plus rare beauté, la *Colline inspirée*, étude d'âmes sacerdotales égarées jusqu'à l'hérésie et jusqu'aux fantasmes que déroule l'Esprit de ténèbres. Et comment se mêle à ce drame de conscience, comment y joue un rôle presque prépondérant la colline lorraine de Sion, qui porta le culte de Rosmertha et de Wotan avant que la Vierge eût chassé les deux parèdres celtiques, comment, autour de la Colline inspirée, l'immense plaine lorraine, ses vents, son ciel tourmenté, ses ruines, tout le visage grave, serein, méditatif et passionné du sol, toutes ses forces secrètes et tous ses souvenirs collaborent comme un chœur profond, à la pathétique aventure de ce prêtre qui ne perd pas la foi mais tourne vers l'ombre son oraison devenue démente, — c'est ce qu'il faudra voir dans le livre même. Il réserve aux esprits délicats les plus vifs plaisirs ; et d'autant plus que la belle forme si émouvante de Barrès s'y élève à une simplicité, à une sobriété d'ornements qui est l'art suprême.

Mais c'est à titre d'étude de Mystique que nous avons le droit de nous intéresser ici à la *Colline inspirée* et que nous allons en feuilleter le livre avec le lecteur.

Les héros en sont les frères Baillard dont la douloureuse histoire était presque oubliée quoique ne datant guère que d'un demi-siècle. Comme elle vivra désormais, comme elle restera émouvante pour les lecteurs de Barrès !

*

Et d'abord, la colline. *Il est des lieux où souffle l'esprit* :

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. L'étroite prairie de Lourdes, entre un rocher et son gave rapide ; la plage mélancolique d'où les Saintes Marie nous orientent vers la Sainte-Baume ; l'abrupt rocher de la Sainte Victoire, tout baigné d'horreur dantesque quand on l'aborde par le vallon aux terres sanglantes ; l'héroïque Vezelay en Bourgogne ; le Puy-de-Dôme ; les grottes des Eyzies, où l'on révère les premières traces de l'humanité ; la lande de Carnac qui, parmi les bruyères et les ajoncs, dresse ses pierres inexpliquées ; la forêt de Brocéliande, pleine de rumeurs et de feux follets, où Merlin, par les jours d'orage, gémit encore dans sa fontaine ; Alise-Sainte-Reine et le Mont-Auxois, promontoire sous une pluie presque constante, autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux ; le Mont Saint-Michel, qui surgit comme un miracle des sables mouvants ; la noire forêt des Ardennes, tout inquiétude et tout mystère, d'où le génie tira, au milieu des bêtes et des fées, ses fictions les plus aériennes ; Domremy enfin, qui porte encore sur sa colline son Bois Chenu, ses trois fontaines, sa chapelle de Bermont et, près de l'église, la maison de Jeanne. Ce sont les temples du plein air. Ici nous éprouvons soudain le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir à plus de lumière, une émotion nous soulève, notre énergie se déploie toute et sur deux ailes de prière et de poésie s'élance à de grandes affirmations.

Tout l'être s'émeut depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts, c'est le sentiment religieux qui nous envahit. Il ébranle toutes nos forces. Mais craignons qu'une discipline lui manque : car la superstition, la mystagogie, la sorcellerie apparaissent aussitôt, et des places désignées pour être des lieux de perfectionnement par la prière deviennent des lieux de sabbat. C'est ce qu'indique le profond Gœthe, lorsque son Méphistophélès entraîne Faust sur la montagne du Hartz, sacrée par le génie germanique pour y instaurer la liturgie sacrilège du *Walpurgis nachtstraum*... »

C'est l'aventure de Léopold Baillard et des deux frères qui gravitent dans son orbe. Prêtres tous les trois, « au lendemain de la Révolution, quand la charrue avait passé sur des lieux consacrés par une vénération séculaire, il se donnèrent pour tâche de relever la vieille Lorraine

mystique et de ranimer les flammes qui brûlent sur ses sommets. » Et c'est pourquoi Barrès est attiré près d'eux et même les aime tout en dénonçant leur folie. Il trouvé sur ces oubliés un précieux dossier à la bibliothèque de Nancy, et ainsi documenté, son livre est sorti « d'une infinie méditation au grand air, en toute liberté, d'une complète soumission aux influences de la colline sainte. »

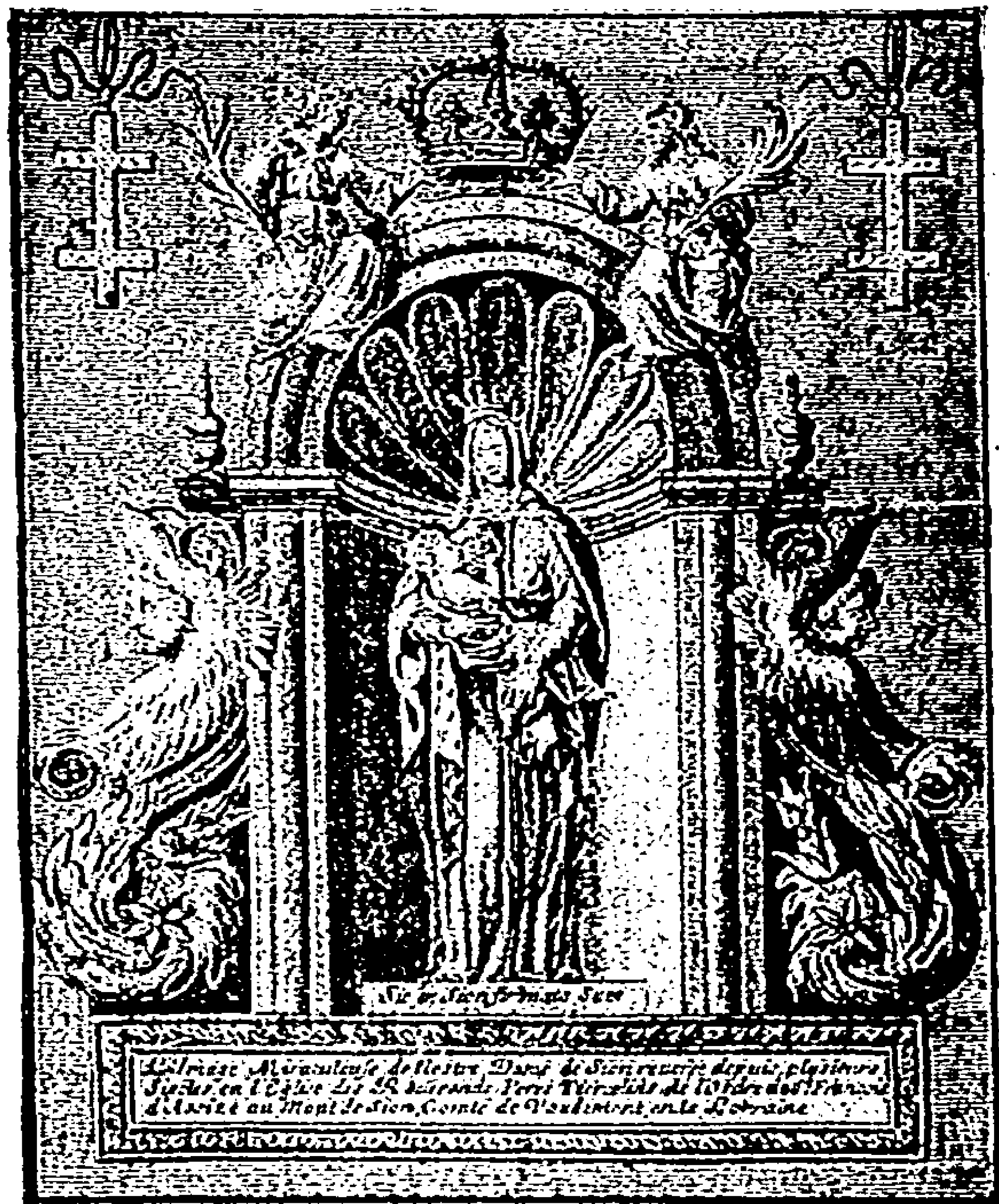
Les Baillard étaient de lignée profondément religieuse ; leurs parents avaient caché des prêtres pendant la Terreur. Ce fut même l'un deux qui baptisa le petit Léopold, en prédisant qu'il serait l'honneur de sa patrie.

Léopold Baillard entra au séminaire, ses deux frères l'y suivirent. Leur père devait ordonner avec orgueil que l'on gravât sur sa tombe : « père de trois prêtres ».

Léopold était le plus brillant. Il se distingua pendant ses études par l'âpreté avec laquelle il soutenait les opinions philosophiques et théologiques qu'il avait une fois adoptées. D'ailleurs, bon latiniste et grand amateur de beau langage. François était moins brillant mais plus familier et se faisait aimer davantage. « Figure pointue, prompt à argumenter, offrant sous la soutane en singulier mélange de fantassin et d'avocat de justice de paix », tel était leur cadet, Quirin Baillard. Tous trois possédaient la foi la plus tranquille.



Au sortir du séminaire, à vingt-quatre ans (1821) Léopold est nommé curé de la belle paroisse de Flavigny-sur-Moselle. Impatient de se distinguer et de contribuer aux réparations dues à des ruines sacrées, il entreprend d'abord de relever le monastère de Flavigny. A force de démarches, il y réussit, il le peuple de Bénédictines. Cette ancienne maison restaurée devient par ses soins le plus prospère pensionnat de jeunes filles. Pour mieux diriger ses religieuses, Baillard se plonge dans l'étude des maîtres de la vie mystique. Le grand saint de la Lorraine, le B. Pierre Fourrier de Mattaincourt beau génie pratique, d'une imagination inépuisable dans le bien, le séduit particulièrement. Il rachète d'enthousiasme la vieille maison en ruines du P. Fourrier et de sa glorieuse compagne, la Mère Allix ; il la réédifie sur un plan plus vaste, y ramène des filles de la Congrégation de Notre-Dame. Mais ce n'est pas tout. Persuadé que la race lorraine a une mission



NOTRE-DAME DE SION

chevaleresque et religieuse et que sa destinée n'est pas épuisée, il achète la colline de Sion, siège de la Vierge protectrice de la Lorraine. C'est de là que partiront, formés par lui, dans l'atmosphère de la colline bénie, des travailleurs religieux pour tous les ordres de l'activité pratique. « Il va peupler le monde avec des Lorrains qui seront le ferment de Dieu. C'est un conservatoire du vieil esprit austrasien qu'il veut créer sur la colline sainte, d'où partira une croisade continuelle pour la vraie science contre le rationalisme. » A ces hauts motifs se mêle peut-être aussi une passion paysanne de posséder la terre. Tandis que Léopold prêche la croisade, François et Quirin représentent dans son conseil le positivisme villageois. De là le succès réel de leurs entreprises hardies, ils y apportent l'aptitude, l'expérience du terrien.

Vers 1840, sous l'étiquette d'Institut des frères de Notre-

Dame de Sion-Vaudémont, la sainte montagne, grâce à l'impulsion des messieurs Baillard, présentait l'image d'une ruche active et industrieuse, où la prière et le travail se succédaient avec ardeur. Beaux bâtiments conventuels, jardins vastes et bien entretenus, ferme modèle au village de Saxon, pensionnat de jeunes gens, grands ateliers pour menuisiers, maréchaux-ferrants, charrons, peintres et sculpteurs, tailleurs de pierre, tailleurs d'habits, maçons, fabricants de bas au métier, et même une petite librairie pour la propagande des bons livres. Aux jours de fête, de belles cérémonies, des prédications émouvantes, des chants et de la musique attiraient de toutes parts les fidèles éblouis autant qu'édifiés.

Et pour couronner la visite de Sion, une surprise charmante était réservée aux plus distingués des pèlerins. Jamais les prêtres ou les laïques considérables qui avaient suivi les pieux offices ne s'en seraient retournés sans être descendus à Saxon. Là, dans la paix profonde du village, enfoui au milieu de ses vergers, à l'intérieur de la combe et pour ainsi dire dans le sein de la colline, ils trouvaient les religieuses assises sur des bancs à l'ombre de leur couvent. Elles formaient un petit jardin virginal. C'étaient les sœurs quêteuses, celles du moins qui, pour l'instant, se reposaient entre deux voyages.



L'ambition perdit Léopold Baillard. « Mon fils, tu veux trop en faire », lui avait dit son père sur son lit de mort. Il poussa ses conquêtes jusqu'aux sommets qui séparent la Lorraine de l'Alsace, acheta le monastère de Sainte-Odile, où il installa son plus jeune frère, Quirin. D'incessantes quêtes dans le monde entier, peut-on dire, couvrent péniblement les immenses frais de toutes ces œuvres. Quirin va prêcher et quêter jusqu'en Amérique. Léopold ira tendre son aumônière à son suzerain, le petit-fils des comte de Vaudémont, le chef des Habsbourg-Lorraine, l'empereur d'Autriche. Pendant que leurs créanciers augmentaient en nombre, une coalition menaçante se formait contre les Baillard. D'une part, et cela va sans dire, leurs œuvres, où le particularisme lorrain s'alliait à l'idée catholique, étaient en horreur aux libres penseurs et aux libéraux. D'autre part, cette sorte de religion locale inquiétait à bon droit l'évêque, il y devinait des mouvements d'illuminisme, un fonds troublé. Et sa défiance fut tout à fait éveillée quand Léopold se crut favorisé d'un miracle en la personne de sœur Thérèse Thiriet, la plus active, la plus intelligente de ses quêteuses, celle qui tenait près de lui, s'imaginait-il, le rôle de la Mère Allix près du B. Pierre Fourrier. Elle était malade depuis plusieurs mois au moment où ses services eussent été si nécessaires. L'abbé Baillard la fit porter devant la statue miraculeuse de Notre-Dame de Sion, et aussitôt la religieuse se leva et se mit à marcher. Mais le médecin libre-penseur de Vézelise refusa un certificat à la malade et l'évêché ne consentit pas à ordonner une enquête.

Inquiet des bruits qui couraient sur les folles dépenses et les expédients des trois prêtres, l'évêque voulut s'immiscer dans leurs affaires ; ce dont leur indignation fut grande, car « tout aussi bien qu'ils eussent été incapables de se dégager des conceptions qui dominaient avant Descartes et d'expliquer les problèmes de la vie autrement que par une perpétuelle intervention divine, ils étaient incapables de comprendre la prudence d'un chef ecclésiastique qui ne veut pas que de bonnes intentions deviennent un sujet de scandales. Cette grande parole que l'évêque laissa un jour échapper : « J'aimerais mieux que Léopold fût un mauvais prêtre », ils ne pouvaient pas se l'expliquer. Ils ne sentaient pas la beauté ni la nécessité de la discipline. Sans se l'avouer, sans le savoir peut-être, ils se tenaient pour des forces autochtones et rejetaient la hiérarchie. »

L'évêque, résolu à les frapper dans un intérêt supérieur et pour protéger un plus vaste ensemble, leur demanda compte des aumônes qu'ils avaient reçues, puis une déclaration que tous leurs acquêts appartenaient à la congrégation, puis l'engagement de lui soumettre leurs biens et celui de ne pas faire d'acquisition nouvelle sans son autorisation. Enfin, il leur interdit les quêtes. Ce fut la fin. La faillite, que des efforts inouïs n'avaient pu que retarder, éclata. Tout fut vendu et à vil prix (à cause des événements de 48). Le patrimoine des Baillard disparut dans la débâcle ; leur honneur de prêtre même ne demeura pas intact. On vendit à l'encan les reliques de sainte Odile. L'évêque enleva à Léopold son titre de Supérieur général des Frères de Sion-Vaudémont et dispersa les religieux. Les trois Baillard, sous le prête-nom de quelques pauvres sœurs demeurées fidèles, purent sauver tout juste le couvent de Sion.

Léopold essaie de se redresser encore sous la main de son supérieur ecclésiastique. Il se présente à la députation et échoue. Alors, il se soumet enfin. L'évêque, heureux, pardonne paternellement et ordonne aux trois frères une retraite à la Chartreuse de Bosserville.



Léopold n'y trouva pas la paix, mais au contraire la détresse et la révolte. Il se comparait à Job, frappé malgré son intégrité et ses vertus, et comme Job, il espèrait être relevé. Il demande un signe au Seigneur; et voici un étrange épisode :

Telle était son exaltation et son idée toute simple des moyens de Dieu qu'il retournera son lit de manière à surveiller la porte, car il était persuadé qu'un signe viendrait, et si la Vierge ou le Seigneur daignaient se déranger en personne, ils pourraient entrer sans ouverture, mais s'ils déléguaient un messager, il voulait le voir dès le seuil. En même temps il ne cessait de répéter la lamentation du patriarche foudroyé: « Le Très Haut m'a renversé dans la boue, je suis confondu avec la poussière et les cendres. Je crie vers toi, ô Dieu, et tu ne m'exauces pas ».

Soudain il sentit quelque chose entrer dans sa chambre et s'arrêter au pied de son lit. Une sueur d'effroi couvrit tout son corps, mais il ne pensa pas à lutter ni à appeler. Ce qu'il sentait là, près de lui, vivant et se mouvant, c'était abstrait comme une idée et réel comme une personne. Il ne percevait cette chose par aucun de ses sens et pourtant il en avait une communication affreusement pénible. Les yeux fermés, sans un mouvement, il ressentait un déchirement douloureux et très étendu dans tout son corps et surtout dans la poitrine. Mais plus encore qu'une douleur, c'était une horreur, quelque chose d'inexprimable au reste, de surnaturel, mais dont il avait une perception directe, une connaissance aussi certaine que d'une créature de chair et d'os. Et le plus odieux, c'est que cette chose il ne pouvait la fixer nulle part. Elle ne restait jamais en place, ou plutôt elle était partout à la fois, et s'il croyait par moment la tenir sous son regard, dans quelque coin de la chambre, elle se dérobait aussitôt pour apparaître à l'autre bout.

Deux minutes après que cette chose mystérieuse était entrée, elle se retira; elle s'échappa avec une rapidité presque instantanée par la porte fermée.

Léopold respira profondément. Il rouvrit les yeux et ne vit rien autour de lui. La sensation horrible avait disparu. Au bout de quelques instants il se leva et alla rejoindre ses frères. Il les trouva qui dormaient.

Alors il revint dans sa chambre et se recoucha. Mais à peine avait-il éteint qu'aussitôt la chose inexprimable se trouva réinstallée auprès de lui, et accompagnée de la même horrible sensation. Cette fois il concentra toute sa force mentale pour sommer cette chose de partir si elle était du Diable; sinon de lui dire la parole de Dieu : il ne reçut aucune réponse. Et comme elle avait déjà fait, la présence s'évanouit au bout d'un court temps. Mais cette fois Léopold s'élança vivement à la porte et cria dans le couloir :

— Fais tout ce que tu voudras, émissaire de Dieu ; tais-toi, dérobe-toi, mauvais serviteur ; je saurai bien m'arranger pour que tu me rejoignes et sois obligé d'accomplir ton ouvrage.

Ce fut à la fin de cette retraite orageuse d'où il sortait si peu mortifié qu'un brave religieux dit à Léopold Baillard :

— Vous devriez faire un petit voyage avant de rentrer à Saxon. Pourquoi n'iriez-vous pas voir ce Vintras, dont parlent tant les journaux? Il passe pour un grand prophète ; c'est du moins la qualité que lui attribue un certain M. Madrolle, dont je vous prêterai la brochure ; il le tient pour Elie ressuscité, mais là-dessus je fais toutes réserves, car on le dit peu tendre pour nos seigneurs les évêques.

Ce détail doit être vrai, parce qu'il est assez invraisemblable. L'auteur n'eût pas imaginé le chartreux qui envoie si imprudemment un pénitent à moitié rebelle à un « prophète » plus que suspect. Quoi qu'il en soit, Léopold crut voir dans ce conseil un avis de Dieu. Et il partit pour Tilly, où l'attendait, mystérieusement prévenu, le Mage noir de qui quelques naïfs disaient : *Ipse est Elias qui venturus est...*

Nous allons voir Baillard sous cette influence perverse s'enfoncer de plus en plus dans la révolte et dans les ténèbres hantées.

GEORGE MALET.

LES VISIONS DE DANIEL

VI

Le mot « tsefir », ai-je dit, s'écrit : *tsadé*, *phé*, *iod*, *resch*. Ces quatre « consonnes » ont pour « voyelles » (Massorétiques), sous le *tsadé* un scheva mobile, équivalent d'un c'hateph segol, ou *é fermé*, et, sous le *iod*, un c'hireq gadol, ou *i long*. On peut donc le prononcer *tséfir*.

La lettre *tsadé* (ts), transportée dans la langue grecque, devient *dzêta* (ds).

Tsefir équivaut donc à *Dzéphir*.

Dzéphir, ou *Zéphir*, commence le mot grec Ζεφίρος ou Ζεφυρὸς, nom du « Vent d'Ouest ».

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je prie les lecteurs qui s'intéressent à cette étude de ne point se laisser rebuter par l'aridité de quelques lignes indispensables.

Tsefir, ai-je dit est l'équivalent de *Dzéphir*, ou, en d'autres termes, *Tsadé* (ts) s'identifie avec *Dzèta* (Ds), et de ces deux lettres fondues est sorti notre nom de lettre *Zed*.

Or, Ts et Ds sont des lettres *doubles* composées des dentales T et D et de la sifflante S. Elles ne diffèrent pas essentiellement de la lettre grecque ξ et de la lettre latine *x*, également doubles, composées de la même sifflante S et des palatales G (ue) et K, soit Gsi et Ksi, d'où *IKS* (x) que tant de bouches prononcent *ids* ou *its*.

L'élément commun de ces « doubles » est donc la sifflante S, en hébreu *samec'h* ou *sin*, en grec *sigma*. S est, par conséquent, la base des sons doubles, Ds, Gs, Ks, Ts, qui s'y absorbent dans la prononciation normale.

Si nous unissons la seul lettre S aux lettres F et V, permutables entre elles, nous obtenons le son SF ou SV, bruit que donne l'air remué par le vent ou par un objet agité vivement, soit une canne, un bâton, une hélice ou une turbine.

Le vent *siffle* (S) et le souffle humain, la respiration, *feule* (F ou V).

La réunion de ces deux sons exprime *l'idée* de vent ou de souffle.

De là, dans la langue sanscrite, le mot *Svar* ou *Sphar*, expressif de l'idée de souffle originel, *créateur*, qui apparaît dans le nom divin des Védas : I— Svar-*a*, ou *Isfara*, principe mâle, ou Dieu, allié au principe féminin, ou matière, Pra Kriti.

Mais Isvara s'appelle, en outre, Purusha, ou Pourouc'ha, et Prakriti devient Maya. Ces deux noms désignent Dieu, créateur et fécondateur, créant et fécondant la Matière.

Il est impossible de ne pas assimiler du premier coup d'œil :

Pourouc'ha avec *Rouac'h*, et *Maya* avec *Maïm*.

Or, *Rouac'h*, c'est le « souffle de Dieu » et *Maïm*, ce sont les « eaux » de la Matière première, dans la Genèse :

« *Ve Ruac'h Ælohim m'rac'hépheth g'hal pné ha maïm*.

Καὶ πνεῦμα Θεοῦ ἐπεφέρετο ἐπάνω τοῦ ὕδατος.

« *Et spiritus Dei ferebatur super aquas* ».

Retenons ce mot « Spiritus ».

Le *Svar*, ou *Sfar*, que nous venons de trouver dans la langue sanscrite, reçoit toutes les voyelles. Il est donc aussi bien *Sver*, ou *Sfer*, *Svir*, ou *Sfir*, *Svòr*, ou *Sfor*, *Svur*, ou *Sfur*.

Par conversion des soufflantes F et V en labiales B, P, M, *Svar* ou *Sfar* devient *Sbar*, *Spar*, *Smar* ; — *Sver* devient *Sber*, Sper, *Smer* ; *Svir* devient *Sbir*, Spir, *Smir*.

Et ainsi l'idée de « souffle fécondant » donne naissance aux trois mots de dérivation identique :

Sfur ; — *Sfuros*, *Zfuros*, *Zephuros* ;
Sper ; — *Sperma*, *Speiro* ;
Spir : — *Spiritus*.

Le Bouc, *Tsefir*, qui vient de « l'occident », est donc la même chose que le *Zéphir*, ou « vent d'ouest ».

N'oublions pas que, pour l'Elam et l'Assyrie, le vent sec vient de l' « est » et que, pour toute la région méditerranéenne, le vent de la fécondation, du printemps, de la joie (Favonius, époux de Flora) est le « vent d'ouest », le *Tsefir*, ou *Zéphir*.

Donc, le duel du Bélier ou du Bouc, sans cesser d'être (1°) la lutte de Darius contre Alexandre, de l'Empire Médo-Perse contre l'Empire Grec, est aussi (2°) le duel du *vent d'est* contre le *vent d'ouest*, c'est-à-dire de l'Orient contre l'Occident. Et c'est, en outre (3°) le conflit du Souffle, ou Esprit (Ruac'h, Pneuma, Spiritus) avec la Matière (Maïm, Hudor, Aquas).

On voit comment se justifie notre comparaison des sens *s'emboîtant* les uns dans les autres, puisque, phonétiquement, ces trois significations apparaissent issues des mêmes syllabes.

***

Ces considérations nous ont un peu détournés de l'interprétation *historique* de la vision. On va constater qu'elles ne sont point inutiles; puisqu'elles vont nous fournir le moyen de pénétrer plus avant dans le sens des mots.

Rappelons-nous, au surplus, la jolie fable de Florian. Une jeune guenon mord une noix enveloppée de son écale verte et, après avoir fait la grimace,

« *Elle jette la noix. Un singe la ramasse ;*
Vite, entre deux cailloux, la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
« *Votre mère eut raison, ma mie,*
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir ».

Je prie donc mes lecteurs de rompre avec moi quelques écales, ou coques, de mots, et j'ose leur assurer qu'ils y trouveront une pulpe savoureuse.

Simmias.

ERRATUM

Nous prions les lecteurs de corriger eux-mêmes les fautes nombreuses qui déparent l'étude de notre collaborateur Simmias dans les numéros précédents. — Il faut, par exemple, substituer la lettre *q* à la lettre *g* dans les divers mots « *qârâ* », « *qeran* », « *qéranaim* », « *vaiqrah* », qu'on a imprimés « *gârâ* », « *geran* », « *geranaïm* », « vaigrah ».

A la troisième ligne de la deuxième colonne de la page 24, il faut ôter un *i* tout à fait parasite au mot « geranaïmi», et le lire, comme les autres,«qeranaïm» la terminaison « im » étant le suffixe du pluriel, et le mot « qeranaïm-i » signifiant « *mes* deux cornes ».

Les Rayons V(1)

Madame la Directrice,

Au sujet de la note insérée dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 janvier, à la suite de mon article sur les rayons V niés par M. de Fontenay, et qui ne sont que le magnétisme animal de Mesmer, de Reichembach, du colonel de Rochas, du docteur Ochorowicz et de M. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, qui tous les deux ont été couronnés l'an dernier pour des ouvrages relatifs à ce fluide, je répondrai que je n'ai fait que prouver son existence réelle par la photographie.

M. de Fontenay les ayant attaqués dès leur apparition, voici ce que j'écrivais il y a quatre ans, dans un article paru dans neuf journaux ou Revues différents, de cette époque, et que je copie maintenant dans le *Journal du Magnétisme* de février 1909.

« Pour répondre à la note de M. de Fontenay, lue par M. d'Arsonval à l'Académie des Sciences en sa séance du 11 janvier, je commence par annoncer que M. d'Arsonval m'a dit n'avoir reçu aucune photographie comme preuve; et que M. de Fontenay m'a avoué n'en avoir fourni aucune.

« La bonne foi de M. d'Arsonval a été surprise en cette circonstance. Puisque M. de Fontenay n'a pu énoncer que des hypothèses, qui n'ont pris de valeur que par leur lecture à l'Académie, je vais les analyser une à une pour en démontrer l'inanité ».

Le reste de mon article ne serait que des redites que ne comporte pas la défense des rayons V relative aux allégations de votre note à laquelle je réponds.

1° Je n'ai pas besoin de mettre la feuille manuscrite ou imprimée en contact avec la plaque et j'ai montré à M. de Fontenay lui-même que je pouvais placer une feuille de papier blanche comme intercalaire, en lui faisant voir que j'avais obtenu les mêmes effets. Il devrait se souvenir que l'encre ni la sueur n'y étaient pour rien.

2° J'ai obtenu l'écriture en blanc et en noir sur une vitrose Lumière, la feuille écrite mise en contact avec le côté opposé au gélatino-bromure.

3° Le docteur Breton, médecin en chef de la marine, a obtenu l'écriture en plaçant la feuille sur le côté verre d'une plaque en verre, et il m'en a envoyé une photographie.

4° M. Warcolier, chimiste connu, m'envoya cet été un papier chimique spécial pour savoir si le fluide pourrait le traverser ; et j'eus de l'écriture en positif et en négatif sur le même cliché. Lui-même essaya et obtint le même phénomène.

5° Le docteur Ochorowicz a obtenu des clichés de rayons V en les appelant carrément rayons Darget dans les *Annales des Sciences psychiques*, qui comportent également la gravure de ces rayons.

6° M. Darget a obtenu des rayons V sur une plaque enfermée dans une boîte en fer, scellée à la cire, que m'avait confiée à cet effet le docteur Encausse qui lui-même décacheta la boîte et développa la plaque.

Je pourrais continuer cette nomenclature à l'infini et redire ce qui est contenu déjà dans mon dernier article, à savoir que ce n'est pas seulement en blanc et en noir que j'obtiens les caractères imprimés ou manuscrits, même à travers des intercalaires de papier blanc séparant l'écriture de la plaque sensible ; mais que je les obtiens encore en différentes couleurs tels que rouges, jaunes, verts, violets et autres couleurs intermédiaires, ainsi que les lettres dorées, argentées, ou bronzées.

M. de Fontenay, toujours par le canal de M. d'Arsonval, présente des négations à l'Académie, se basant sur des photos qu'il a faites, dit-il, en les attribuant à la sueur ou à la qualité de l'encre employée. Je crois qu'il n'a pas su distinguer les impressions légères produites par le contact direct de l'encre sur la couche sensible de la plaque, des impressions très fortes et indélébiles que présentent mes clichés. En terme vulgaire, je dirai qu'il a pris de la piquette, ou du vin frelaté, comme étant du vin pur. A-t-il operé comme moi avec un intercalaire, a-t-il opéré comme le docteur Encausse dans une boîte de fer placée sur le front? A-t-il eu de l'écriture colorée ou métallisée ? Il y a deux ans, un des clichés de M. de Fontenay me tomba entre les mains. Ayant vu que c'était un décalque d'encre, je le plongeai dans de l'eau à moitié

(1) Vitaux

et les lettres de la moitié immergée s'effacèrent. Il faut convenir que son opération n'avait rien de scientifique.

Comme ceci se passait pendant le Congrès de pychologie expérimentale, je donnai ce cliché au Président du Congrès, où il avait présenté ses clichés concurremment avec les miens.

Or les impressions du fluide vital ne peuvent se dissoudre avec de l'eau ni d'autre façon ; elles sont indissolubles et permanentes.

Que maintenant le lecteur juge entre mes clichés produits par le rayonnement humain et les décalques de M. de Fontenay produits par la sueur et la qualité des encres. Une commission dites-vous, Madame, à la fin de votre note, a été formée à l'Académie pour examiner mes travaux. J'ai déjà envoyé à son Président, il y a environ deux mois, deux de mes plaques enveloppées en le priant d'expérimenter lui-même, et en lui demandant de m'en envoyer deux cachetées, par lui, sur lesquelles j'expérimenterai moi-même.

Maintenant je lui demande de me faire appeler pour montrer à cette commission la variété de mes clichés.

J'ai labouré le terrain à travers les obstacles, les ronces et les épines ; il appartient aux savants d'y jeter le bon grain.

Commandant DARGET.

"MUSURGIE"

« Voici, en effet, un prodige, une force immanente dont le pouvoir énergétique est révélé dans sa propre nature, qui plane, se génère et se résout en pleine lumière, en pleine évidence, sur le chef de l'homme, sans que celui-ci, en dehors de ses sens, en paraisse autrement émerveillé. Or, il nous est judicieux de dire à ceux qui sourient, sceptiques, devant les créances scripturalement et séculairement attachées aux miracles des Saints et aux arcanes de la magie, qu'ils ont ici un argument décisif contre leur contemption irréfléchie. Ils se trouveront avec moi acculés ou bien à l'infirmation d'un fait patent, ce qui serait une téméraire absurdité, ou bien à sa propre confirmation, laquelle doit sceller irréfragablement l'affirmation d'un prodige.

Voici en quoi la Musurgie établit cette permanence expérimentale du mystère. Elle est un nombre se mouvant, une superposition de nombres : sa forme est faite du nombre et ce nombre émeut notre âme. Une simultanéité de diverses intensités vibratoires émouvant notre âme comme si le nombre avait une puissance de vie, n'y a-t-il pas là un fait occulte qui témoigne irréfutablement en faveur du miracle ? »

Cette page que nous citons est extraite d'un substantiel article récemment paru en tête d'un grand quotidien. Nul doute que la doctrine musicale apportée par M. Dynan-Victor Fumet n'ait effarouché la candeur intellectuelle de certains lecteurs. Elle ne saurait que nous séduire. M. Dynan-Victor Fumet depuis longtemps explorait les cavernes psychiques de « l'art des sons » et déchiffrait leurs secrets intimes.

Après avoir pénétré jusqu'au cœur de la Musique afin d'en surprendre et d'en comprendre les battements de silence, il nous révèle aujourd'hui, en ses œuvres musicales, les échos sonores les plus inconnus et leur véritable *magie* émeut notre âme jusqu'au tréfonds de l'étonnement.

La musique de M. Fumet est une alchimie. Elle est le chant universel des nombres se mouvant du centre à la périphérie des choses. Elle fait parfois songer au ruissellement d'une eau de Lumière, et ses gouffres sont profonds comme les abîmes des nuits.

Musurgie !... Tel est le dernier vêtement de la musique sacrée, le dernier terme grave créé pour envelopper religieusement le corps mystique de la première, née du Silence, en la réclusion de l'Amour. (1)

Un festival de Musurgie aura lieu le mercredi soir 12 février, à partir de 8 h. 3/4, à la salle de l'Union, rue de Trévise, 14 (9e arr.). Audition d'une grande partie des principales œuvres musicales de M. Dynan-Victor Fumet : entre autres, *Premier Quatuor à cordes*, *le Sabath Rustique*, *Verbe d'Amour*, *Magnétisme Céleste*, plusieurs chœurs à voix de femmes, etc. Deux improvisations au grand orgue de Cavaillé-Coll : 1° *Transsubstantiation*, *le Baiser Intérieur*, *les Epousailles Divines* ; 2° *l'Epopée des Géants*.

Location des places (prix unique : 5 francs) aux bureaux de « l'Exégèse », 15, rue Lagrange, Paris Ve.

(1) D. V. Fumet. *Psychologie Musicale*.

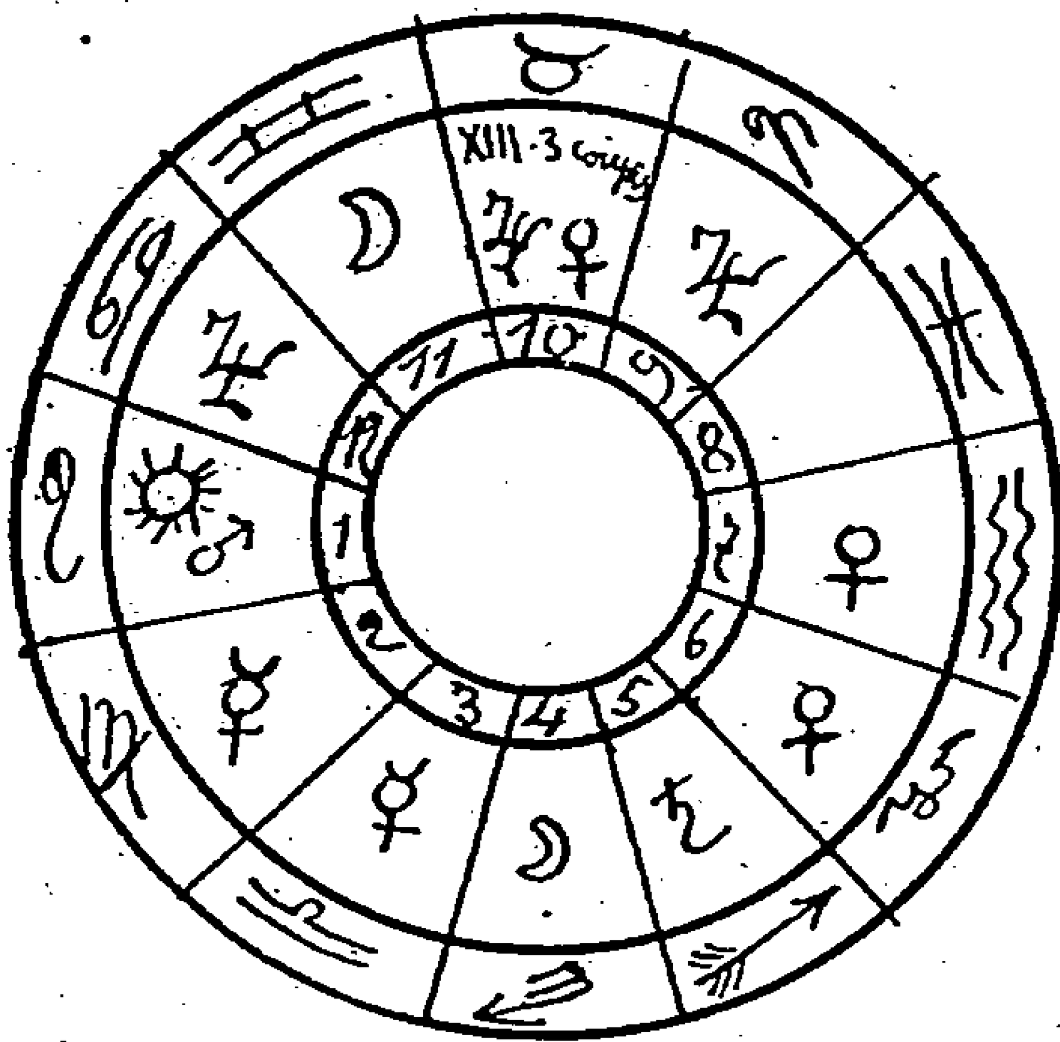
AVIS IMPORTANT

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction (réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue) doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Horoscope de M. Poincaré

Président de la République



ciel astrologique

Un journal, *Le Fraterniste*, publiait le 27 décembre 1912, la note suivante :

« Qui sera Président de la République? »

« Nous engageons tous les médiums voyants qui nous lisent à envoyer la réponse à M. Fabius de Champville, président du 2e Congrès international de psychologie expérimentale, 78, rue Taitbout, Paris... »

— J'ai envoyé fin décembre, une petite étude astrologique qui démontrait, astrologiquement parlant, que M. *Raymond Poincaré* serait élu Président de la République française. Ma prédiction se réalisait le 17 janvier 1913.

M. Raymond (sens : *La bouche qui conseille*) Poincaré naquit à Bar-le-Duc, le 20 août (lundi) 1860 à 5 heures du soir.

Cette nativité correspond au 28e degré de la constellation du « Lion », 5e signe du Zodiaque, décade régie par « Mars » ; l'année 1860 était gouvernée par le « Soleil » dans le cycle de « Jupiter » heure régie par le « Soleil ».

INTERPRETATION

Au 28e degré du « Lion », est lié le présage suivant :

— Echange de sympathie entre amis. Esprit très sociable.

Le 3e décan de ce signe zodiacal présage : Haute élévation de position, caractère inflexible, opiniâtreté dans les desseins, esprit aventureux, aptitudes guerrières ou gouvernementales.

M. Poincaré est actuellement capitaine de réserve dans un bataillon de chasseurs alpins et le premier magistrat du Gouvernement.

Formons l'échelle des dates fatidiques avec ces nombres mystérieux :

1860, année de nativité : 15 (1 + 8 + 6 + 0 = XV : *prédestination*).

5, heure de la naissance ; 5, nombre du Lion ; 28, nombre du degré.

1860
15
1875 = (Fin des études au lycée de Bar-le-Duc).
5
1880 = (Sergent, — novembre, retour à Paris).
5
1885 = (Chef de cabinet de ministre, janvier 1886).
28
1913 = (Président de la République française).

1913, nous dégageons de ce nombre son « arcane » révélateur, 1 + 9 + 1 + 13 = XIV ! L'initiative.

Cet arcane répond : « Consulte tes forces morales et physiques, non pour reculer devant les obstacles, mais pour les user peu à peu, comme la goutte d'eau use la pierre. L'*initiative* réfléchie, calme, droite et persévérante, te donnera la victoire. »

23, nombre du degré, correspond au 28e arcane (nombre : 2 = lettre : B) mineur du cercle de la « Rose-Croix ».

Dans l'horoscope cet arcane présage : (pour l'avenir).

De grandes luttes par des antagonistes, et prévient le consultant d'avoir à redoubler de vigilance, s'il ne veut voir l'avortement de ses travaux.

1913 + 2 = 1915, c'est-à-dire deux années de grandes luttes.

La lettre « B » symbolise le chef du nouveau cabinet, (B)riand.

J'ai dit plus haut que du nombre 1860 se détachait l'arcane XV : prédestination, en voici la preuve cabbalistique.

M. Poincaré a été élu par 483 voix ou 4 + 8 + 3 = » 15 ».

Continuons par la lecture des hiéroglyphes de la roue zodiacale,

La première maison est la plus importante de toutes les (12) maisons de la figure céleste, parce que c'est elle qui imprime à l'homme son caractère, etc.

Nous y trouvons le Lion, le Soleil en conjonction de Mars.

Le signe du bon présage : Ambition, amour de la gloire, grands honneurs, célébrité artistique ou politique. Il annonce : générosité, magnanimité.

Le Soleil est un facteur puissamment vital, donne l'autorité, l'impulsion, la confiance en soi, facilite la réalisation. Ici, il donne l'essor glorieux des facultés.

Le Soleil symbolise l'intelligence, Mars symbolise la volonté. La conjonction du Soleil et de Mars dans le signe du Lion présage : force de caractère, le mépris des périls, « la victoire dans les luttes », la suprématie.

Le 5e signe zodiacal placé en première maison présage à l'astrologue que les choses indiquées par la 5e maison joueront un grand rôle dans la vie du sujet. Chaque case ou maison solaire représente une année de la vie du consultant,

Au 5e tour du cercle (point de départ, la 1re case) nous trouvons que la 53e année (1913) du sujet tombe en maison (5). Le signe qui figure dans cette case est le « Sagittaire », présage : Accès à la fortune, élévation possible, luttes. La planète « Saturne » présage : retards, entraves, lenteur = (2e tour de scrutin), choses cachées, les dangers = (menace de guerre en 1914, année gouvernée par « Saturne »).

Voyons maintenant la maison de la Fortune, de la destinée.

La dixième maison (destinée) renferme la conjonction de Jupiter à Vénus, le symbole des 3 coupes = amour naissant.

Jupiter et Vénus = sympathie et appui des grands. Mariage heureux. (En effet, le sujet se maria (Vénus) à Paris, le 18 août 1904 ; année gouvernée par « Jupiter ». Tranquillité dans les honneurs (1913). Le Taureau présage : mutations, voyages, affaires publiques, nombre 2, c'est-à-dire deux interprétations.

1° (interprétation) Mariage heureux (♀) 1904 = 14 (l'initiative).

2° Président de la République (♀) 1913 = 14 (l'initiative).

Conclusion : La France triomphera des épreuves qui la menacent (1913 à 1915) grâce beaucoup à « l'initiative » réfléchie, droite et persévérante de M. Poincaré.

RAOUL LARMIER.

Rappelons que toutes les réclamations relatives au service comme toutes les communications de rédaction doivent être adressées à Mme E. Gaston Mery Directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac.

ÉCHOS

Nouveau prophète au pays noir

Excelsior publie cette curieuse correspondance sur un pauvre diable qui a pris la suite du Père Antoine (bien qu'il n'opère pas à Jemeppe) et prêche en charabia pénible une « nouvelle » religion dont la fraternité serait le fonds.

Le « Père » Dor s'imagine avoir dit le premier : Aimez-vous les uns les autres !

Bruxelles, 12 janvier (Dépêche particulière d'*Excelsior*). — On n'a certes pas oublié Antoine le Guérisseur, ce brave homme mort l'an dernier et qui, dans son village natal, à Jemeppe-sur-Meuse, près de Liége, au cœur du pays wallon, avait fondé une religion nouvelle. De très loin venaient le voir de pauvres malades qui mettaient en lui, dans son curieux pouvoir de suggestion, leur dernier espoir de guérison.

La grande presse, dans le monde entier, a consacré de nombreux articles au Père Antoine et à ses fidèles en lévite. L'antoinisme, sa religion, n'est pas mort avec lui. Sa veuve, la Mère Antoine, ainsi qu'on l'appelle, continue à professer, avec quelques lieutenants dévoués, son enseignement moral. Mais ils sont loin d'avoir cette autorité, cet incontestable prestige du maître qui furent pour beaucoup dans le succès de sa très simple doctrine de charité. D'ailleurs, l'antoinisme menace d'être détrôné par une religion nouvelle, celle de « la fraternité universelle », que professe, dans son temple, dans son « école morale », de Roux-lez-Charleroi, un nouveau thaumaturge, le Père Dor, surnommé le « Stimulateur des vertus » ou le « Docteur sans médicament ».

Il y a là un nouvel avatar de ce mysticisme étrange qui persiste dans certaines régions industrielles de la Wallonie.

Le père Dor, qui a aujourd'hui une cinquantaine d'années, est originaire de Mons-Crotteux, près de Liége. C'est un parent d'Antoine le Guérisseur. Comme lui, après avoir exercé de durs métiers, et notamment celui de terrassier, il fut en Russie où, sans doute, il rencontra des moines guérisseurs en qui les moujiks ont une aveugle foi. Ils sont légion là-bas. D'aucuns ont une noblesse d'âme singulière (qu'on se souvienne du Père Zossima des *Frères Karamazow*). L'actuel Père Dor subit leur prestige et, revenu en Belgique, il voulut les imiter.

Il affirme guérir les malades qui viennent le consulter de très loin, de partout et spécialement de la province de Namur et du nord de la France : pauvres femmes atteintes de maladies nerveuses, ouvriers rongés de tuberculose. Il ne m'étonnerait point que le Père Dor eût réussi dans certains cas, sur certaines malheureuses capables de grandes réactions nerveuses et facilement suggestionnées de réelles

guérisons. Sa tête de Christ aux longs cheveux bouclés qui lui retombent sur les épaules, ses grands yeux noirs lui donnent un air fort imposant. Mais pour quelqu'un d'un peu intelligent, le prestige s'évanouit bien vite, car le nouveau prophète, être des plus incultes, s'exprime péniblement dans un charabia où reviennent sans cesse quelques clichés : amour, loi morale, le bien, le mauvais fluide, etc., etc.

Le dimanche après midi, a lieu au temple de Roux — un vaste temple tout neuf inauguré il y a quelques mois — un office qui s'ouvre par une « opération générale » — le Père fait agir les *fluides* sur l'assistance — suivie d'une consultation. L'un de ces derniers dimanches, nous avons assisté à un de ces offices. Il y avait là plus de 600 personnes. Le Père Dor était debout dans une vaste chaire haut suspendue, dans une attitude de profond recueillement. A chaque instant, un fidèle, se levant, rompait le silence et, d'une voix tremblante, posait au Père une question. On l'interroge sur les sujets les plus abracadabrants. Une bonne femme lui a demandé devant nous s'il fallait détruire les punaises quand on en a sur soi !... Un électeur voulut savoir s'il ne manquait pas à la loi morale en exerçant son droit de vote. La réponse fut affirmative.

Vraiment, cette assemblée de pauvres gens, malades pour la plupart, n'avait rien de risible, mais, au contraire, de très attristant : quelle somme de détresses affolées elle représentait !

A l'intérieur du temple, comme dans les tracts, on trouve l'avis suivant :

« Le Père vous recommande de ne rien lui présenter pas plus en cadeaux qu'en argent. De plus, il vous prie de ne rien lui envoyer, pas même anonyme. Car faire ceci, c'est encore croire qu'il aime l'argent ; c'est, en un mot, douter de sa personne. Or, douter de quelqu'un, c'est manquer de confiance et, par conséquent, c'est empêcher la satisfaction. »

Mais, alors, de quoi vit le Père Dor, qui n'est pas riche ? Sans doute, de quelques subventions que lui versent des fidèles de condition aisée et du produit de la vente des brochures et du journal qu'il publie. On vend à Roux le portrait que nous donnons ici.

Dès à présent, le temple de Roux a des succursales dans plusieurs communes du bassin industriel de Charleroi, à Bruxelles, à Lavaqueresse (dans l'Aisne) et même... à Porto-Félise, dans l'Etat de Sao-Paulo, au Brésil (quelque émigrant, sans doute...)

Les médecins n'ont qu'à bien se tenir : ils vont avoir, dans le Père Dor, un redoutable concurrent. — PAUL DESENNE.

La prophétie de la négresse Virginie

M. Félix Duquesnel rapporte une curieuse conversation qu'il eut dans le train, en fuyant Paris pour représenter, à Tours, la rédaction du *Journal Officiel*, dont il faisait partie, le 8 septembre 1870.

Nous étions immobiles, entassés les uns sur les autres, silencieux dans l'obscurité. Après Chartres, on eut sensation que le danger était passé, les lanternes se rallumèrent, on se sentit l'esprit plus libre et comme un besoin de rattraper les heures de silence.

Je regardai autour de moi avec une curiosité instinctive. Les figures étaient bourgeoises et insignifiantes. Seule, une physionomie curieuse se détachait snr le fond banal : celle d'une sorte de clergyman au visage pâle, rasé, s'éclairant de deux yeux qui pétillaient de finesse derrière les verres d'une paire de lunettes en écaille ajustée sur un nez mince et busqué ; l'allure était distinguée, elle avait, comme eût dit Henri Heine ,« parfum de science ».

Notre homme, le premier, rompit le silence. Sa voix était onctueuse et d'un timbre doux. Bientôt la conversation s'engagea.

Après quelques vagues propos sur les douleurs et les anxiétés de la situation, le thème des discours fut la longueur probable du siège de Paris.

— Cela ne saurait durer longtemps, — dit une petite femme blonde, de figure bonasse, — l'investissement est impossible...

— Pourquoi impossible ? fit le clergyman.

— C'est mon cousin qui me l'a affirmé — dit la petite dame. — Il est capitaine du génie et...

— Je ne suis pas de l'avis du capitaine, fit le clergyman souriant. Je crois qu'il s'illusionne comme beaucoup de Français. Il me paraît, au contraire, que le siège sera de longue durée, et qu'il y aura investissement, Cela se prolongera pendant de longs mois... S'il fallait en croire les prédictions de Virginie, vous en auriez au moins pour la moitié d'une année !

— Il y a des prédictions ?

— Qu'est-ce que Virgine ?

Ces deux phrases furent dites en chœur par les voyageurs du wagon.

— Certes, il y a des prédictions, et elles sont curieuses. Quant à Virginie, c'est ou plutôt « c'était » une vieille négresse du Massachusetts, sorte de prophétesse populaire, qui vivait au siècle dernier et se mêlait de prédire l'avenir. Elle a laissé une série de prophéties et il en est, parmi celles-ci, qui concernent la France ou plutôt les Français, et c'est à celles-là que je fais allusion.

— Et peut-on les connaître ?

— Assurément ! les derniers évênements me les ont remises en mémoire. En voici, sinon la traduction littérale, au moins le sens. Il est bien entendu que je ne garantis rien, et ne voudrais pas être accusé de répandre de fausses nouvelles. Les cous se tendirent, les yeux et les oreilles grands ouverts.

Notre homme sortitt ses tablettes, les feuilleta, puis braquant ses lunettes sur l'auditoire attentif :

Ecoutez bien ! fit-il avec cette sûreté de l'homme qui se sent anxieusement écouté : « Vers la demi de l'an mil huit

cent septante (1870), les Germains envahiront le pays des Francs et, après guerres sanglantes durant lesquelle le chef des Francs connaîtra l'exil, ils mettront « une première fois » le siège devant Paris. La grande ville ne se rendra pas et, pendant cinq courses de lune, souffrira des horreurs de la famine. Après quoi, les Germains entreront dans Paris, sans aller au cœur, qu'ils ne connaîtront pas. On sera alors au commencement de la nouvelle course du soleil », — ce qui semble dire que le siège durera cinq mois, se terminera en janvier, et que les Allemands entreront dans Paris, sans pénétrer jusqu'au cœur de la ville...

Il y eut un moment de silence.

— Est-ce tout ? fit un voyageur.

— Oh non! ça n'est pas tout, mais la suite est plus nébuleuse et se comprend difficilement : « Après ce premier siège, il y en aura un second... »

— Un second ? par qui ? encore par les Allemands?

— Non... pas par les Allemands... par les Français...

— Contre les Allemands, alors, les Allemands se seraient donc emparés de Paris qui serait repris par les Français... mais comment expliquer ? puisque votre prophétesse a dit que les Allemands n'iraient pas au cœur de Paris ?...

— Je ne sais ! Je n'explique ni ne commente, répliqua le clergyman. Je me contente de vous transmettre ce qui a été dit par Virginie. Comprenez si vous pouvez. Je continue : « Après ce premier siège, il y en aura un second, et les Francs reprendront Paris sur les Francs qui s'en seront emparés... »

— Les Français reprendront Paris sur les Français... dit un voyageur attentif. C'est plutôt bizarre. Il est vrai que les prophéties ont toujours des côtés obscurs.

— Je continue : « Les Francs pénétreront dans la ville, conduits par un guerrier, qui sera leur gouverneur ; les chevaux piétineront dans le sang, aux lueurs de l'incendie. Après, ce sera le calme et la prospérité, pendant plus de quarante années, car la guerre ne se fera plus que par la volonté du peuple, qui changera dix fois de gouverneur — le plus juste de tous étant frappé au cœur, d'un seul coup de poignard — puis après reviendront les misères ! »

Dans ces prédictions, on trouve bien des choses réalisées : la durée du siège de Paris ; l'entrée des Allemands, qui ne pénétrèrent pas jusqu'au « cœur », puisqu'ils durent s'arrêter à la place de la Concorde ; la Commune s'emparant de Paris ; le nouveau siège, et la reprise de la capitale, par le gouvernement réfugié à Versailles, avec les troupes commandées par le maréchal de Mac-Mahon ; les diverses présidences de la République — nous avons eu déjà huit gouverneurs, comme dit la négresse— nous en sommes au neuvième, enfin la mort violente du Président Carnot, frappé d'un coup de poignard par Caserio !

Il resterait encore deux septennats ou deux présidents, ce qui n'est pas sûrement la même chose, M. Poincaré compris, avant « les misères ».

L'Hôpital de l'âme.

Depuis quelques mois, des rumeurs mystérieuses circulent en Angleterre au sujet d'un hôpital plus mystérieux encore fondé par la duchesse de Manchester, née Helen Zimmermann, et par son mari. On a raconté et écrit à ce sujet les choses les plus extravagantes. Voici ce qu'en disent *Nos Loisirs* d'après des renseignements qu'ils assurent dignes de foi.

Le duc et la duchesse sont tous les deux théosophes. Ils ont fondé leur curieux hôpital de concert avec plusieurs membres de l'aristocratie anglaise et étrangère, leurs frères en théosophie.

La découverte d'une drogue dont on ne sait rien leur permettrait de guérir les névrosés, les vaincus de l'existence, les blasés, les neurasthéniques, et ceci en faisant apparaître devant leurs yeux des visions de leurs existences passées, de leurs vies futures.

Jusqu'ici, c'est assez obscur et le moindre docteur de campagne ferait bien mieux notre affaire. Ecoutons donc sans partialité ce que vient de raconter un malade guéri et fraîchement sorti de l'hôpital où l'on soigne les âmes :

— L'établissement est situé à Isleworth. C'est une vieille et très belle propriété qui a été aménagée spécialement pour les besoins de la cause.

« Quand la duchesse eut l'idée de fonder son hôpital, M. Eugène Zimmerman, son père, lui dit :

« — Trouvez le bâtiment et je l'achète.

« Le duc jeta immédiatement son dévolu sur la propriété de la famille Pears qui était à vendre. Et tout fut vite aménagé à souhait.

« C'est en août 1912, continue le malade (un jeune chanteur anglais), que je fus admis à l'hôpital de l'âme et ceci parce que je suis moi-même théosophe. Depuis longtemps, je souffrais d'un mal indéfinissable qui se traduisait surtout par un dégoût profond de l'existence et j'avais eu souvent la tentation d'attenter à mes jours. J'étai s neurasthénique au dernier degré.

« Je dois avouer qu'en entrant dans la très belle chambre qu'on m'avait réservée, je n'étais pas absolument convaincu. On m'avait parlé de visions qui produiraient sur mon esprit une impression profonde et je doutais un peu. Tous les malades, d'ailleurs, ne *voient* pas de la même façon. Les froids, les flegmatiques sont peu influencés par la drogue injectée dans leur sang. Les imaginatifs et les sensibles (dont je suis) en ressentent, au contraire, grandement les effets.

« Quand j'aperçus dans le parc des malades, gens riches et titrés pour la plupart, qui travaillaient comme des ouvriers, je fus très étonné, mais le docteur m'assura en souriant que le travail manuel faisait rigoureusement partie du traitement, quel que fût le genre de la cure.

« Je me couchai. Une nurse charmante était attachée spécialement à mon service. Elle m'expliqua qu'on me ferait une première piqûre le lendemain et, en effet, le docteur vint m'injecter sa mystérieuse drogue. Sans perdre aucunement conscience de ce qui se passait autour de moi, j'eus une vision du futur. Je m'aperçus dans les Montagnes Rocheuses, sur un bloc élevé, semant la bonne parole devant des milliers d'auditeurs. J'étais devenu un grand maître de la théosophie.

« Après cela, j'eus faim.

« — Que désirez-vous ? dit le docteur.

« — Du poulet sauté et des artichauts à la française.

« Il me piqua de nouveau, et je crus vraiment que je mangeais ce que j'avais souhaité.

« Le troisième jour après la piqûre, je vis dans le grand miroir placé en face de mon fauteuil une scène étonnante :

« Quatre hommes, costumés comme à la fin du XVIIIe siècle, jouaient aux cartes dans un beau jardin. Une femme très belle vint près d'eux courant après une petite fille. En passant, elle me fixa de ses grands yeux clairs.

« Et il me sembla que ce beau regard triste évoquait en moi un souvenir confus comme si je me rappelais avoir connu cette jeune femme quelque part mais sans pouvoir préciser où ni à quelle époque.

« Cependant la partie se poursuivait lentement et, me semblait-il, silencieusement.

« Je remarquai que trois des joueurs échangeaient entre eux des clins d'œil en se montrant leur compagnon. Celui-ci avait l'air sombre et préoccupé. Puis les trois hommes se levèrent brutalement en jetant leurs cartes sur la table et en renversant leurs chaises. Ensuite, ils s'en allèrent et l'autre, demeurant seul, me regarda longtemps, longtemps, avant de s'effacer.

« — Vous ne voyez donc rien ? demandai-je à ma nurse.

« — Non, monsieur, rien du tout.

« Je ne pouvais concevoir qu'elle n'eût rien distingué là où un tableau si net, si impressionnant m'était apparu.

« Cependant elle était de bonne foi et je le compris plus tard quand l'effet de la drogue se fut atténué jusqu'à disparaître complètement.

« J'ai réfléchi longtemps à ces visions. Tous les théosophes de France, d'Angleterre, d'Amérique et d'ailleurs que j'ai consultés ont été unanimes à m'expliquer que la dernière scène se rapportait à ma plus récente incarnation. J'ai dû être un chimiste italien que les ennemis de Louis XVI avaient fait venir en France et qui était expert en poisons. Son histoire est connue. Il était exécré même par ses complices, ceux-là qui jouaient aux cartes avec lui et qui finirent par l'assassiner un jour.

« Aujourd'hui, je suis guéri et j'ai compris. »

Il est guéri : C'est bien de la chance ! Il a compris : c'est plus de chance, encore !

ÇA ET LA

M. Poincaré graphologue

Il paraît que M. Poincaré fut jadis un bon graphologue. Il écrivait, voici quelque trente ans à son ami, M. Pol Brouchot, qui est aujourd'hui conseiller à la Cour d'Appel de Paris :

Grâce à un livre que m'a prêté M. Boutroux, me voici très fort dans une science fort intéressante, dont tu as sans doute entendu ouï parler. Il s'agit de la graphologie.

Fac-simile d'une lettre de M. Poincaré

Or, voici ce que la graphologie m'a fait, d'après ta lettre du 28 novembre 1877, connaître de ton caractère. Je ne prétends point que j'y croie entièrement, ni surtout qu'il y faille croire. Mais cette science a du bon, quoique tu en puisses dire. Et voici ton portrait :

Beaucoup plus de déductivité que d'intuitivité, de positivité que d'idéalisme. — Sensibilité très frappante. — Bonté d'âme, peu d'expansion. — Point d'entêtement ou fort peu, mais persévérance. — Instinct peu ambitieux, goûts peu aristocratiques. — Une certaine timidité. — Délicatesse d'esprit, mais un peu de recherche. — Amour de l'ordre...

Tu comprends que je répète ici en toute bonne foi ce que m'a appris cette science. Envoie-moi si tu veux des écritures de personnes dont tu ne me diras pas le nom. Je te ferai savoir ce que j'aurai trouvé et tu me répondras si mes portraits sont justes ou non.

Il est certain que toute personne ayant son écriture propre, il y a à cela des raisons : qu'on les trouve dans le caractère de celui qui écrit, je ne l'oserais affirmer. Mais la chose est amusante : il suffit...

Examinée à son tour par un graphologue, M. Rochetal, l'écriture de M. Poincaré donnait les indications suivantes :

Cette écriture petite, menue, diffère beaucoup de ce qu'on s'imagine généralement du nouveau président dans le peuple. Ce n'est pas l'homme à horizons très larges, non ! Ces lettres arrondies, artistiques, en font avant tout un quasi-poète qui voit tout selon un point de vue raffiné. En un mot, c'est un esthète.

Les lignes et les mots, régulièrement espacés, dénotent un cerveau d'une clarté et d'une précision admirables. Son jugement est donc d'une lucidité parfaite.

C'est un minutieux, un méticuleux, un travailleur ! je dirais même plus : un piocheur. Voyez le crochet à la fin de son paraphe — n'oubliant aucun détail, ne laissant rien au hasard. Mais voyez aussi combien d'efforts de volonté pour arriver à la pondération, à la prudence dont il fait preuve tous les jours ! Voyez ces barres de *t* jetées en avant, irréfléchies, imprudentes, comme elles indiquent bien un homme inconnu, impulsif, entreprenant, téméraire, amoureux d'aventures, mais qui ne veut pas se laisser aller à cette particularité de son caractère. Témoins les lettres tassées, recroquevillées qui nous donnent la preuve de sa maîtrise de lui-même.

La signature vaudrait à elle seule une monographie avec son paraphe ondulé et gracieux, terminé par un crochet tenace, mais surtout par l'accent aigu de l'*e* allongé, original, étrange qui indique un cerveau original, étrange, porté vers les choses du merveilleux et de l'au delà.

L'ensemble rapide, arrondi, sans aucun crochet égoïste, avec les majuscules peu élevées, les *o* et les *a* bien ouverts, nous montrent l'homme bon, simple, affable et bienveillant, se laissant aller, quand il le veut, à sa nature expansive et charmante.

Donc, sa physionomie extérieure assez froide et même renfermée ne serait encore que le masque de sa volonté tenace !

Le mouchoir cru miraculeux

Sous ce titre, le *Matin* a publié, le 19 janvier, la correspondance suivante de Béziers. A peine est-il besoin de dire que le fait prétendu miraculeux qu'elle relate est fait pour inspirer tous les doutes :

Béziers, 19 janvier (par téléphone). — Il n'est bruit depuis ce matin à Béziers que d'un miracle extraordinaire qui se serait produit ces jours derniers au vieux cimetière.

Une brave femme s'était rendue au cimetière pour y pleurer ses morts. Ce pèlerinage douloureux effectué, au retour, sur le tombeau de la famille Alphonse Arnaud-Palvagnac, elle vit une statue de pierre toute recouverte de mousse. A cette vue, elle dit tout attristée :

— Ah ! pauvre sainte Marie, dans quel état on vous laisse !

Puis, pieusement, elle approcha, sortit un mouchoir de sa poche et se mit en devoir de débarrasser la statue de sa lèpre moussue.

A peine eût-elle terminé qu'un grand silence se fit. La Vierge s'anima. Une de ses mains s'abaissa sur le mouchoir qui l'avait purifiée des souillures du temps, et de sa bouche tombèrent ces paroles divines:

— Ce linge est désormais sacré ; garde-le pieusement. Je le bénis pour récompenser ta sollicitude à mon égard.

Abasourdie, la brave femme quitta en hâte le cimetière. Sa joie était si vive qu'elle avait peine à se convaincre de n'avoir pas été l'objet d'un rêve. A pas pressés. elle regagna sa maison, où l'attendait sa fillette, clouée depuis de longs mois, sur un grabat, par la paralysie.

Elle sortit de sa poche le précieux morceau d'étoffe et le posa sur la malade. Et voilà que tout à coup la paralytique remue ses membres ankylosés, puis se lève et se met à marcher.

Déjà de longues théories de pèlerins se rendent en procession au tombeau de la Vierge de pierre.

Dépêche du 22 :

« Le « miracle » du vieux cimetière a surexcité les esprits et provoqué de nombreux incidents. Certains Biterrois ayant émis des doutes sur la véracité du miracle ont été pris à partie par les fidèles qui montent la garde devant la statue. Les agents ont dû intervenir pour empêcher des voies de fait. Une femme qui s'était constituée gardienne du tombeau, et moyennant finances sanctifiait les mouchoirs qu'on lui confiait, dut être expulsée par le commissaire central. Les abords du tombeau prétendu miraculeux sont interdits. »

Le clergé de Béziers a fait publier la note suivante :

« Nous apprenons que depuis quelques jours un grand nombre de personnes se rendent au cimetière vieux pour voir une Vierge dite miraculeuse. Le clergé invite les fidèles à n'attacher aucune importance aux bruits qui courent, car en pareille matière on ne saurait trop être circonspect. La plus grande prudence s'impose donc. »

Ce soir la police a réussi à retrouver la femme au mouchoir. C'est une nommée Marguerite Jalabert, quarante-cinq ans, demeurant 5, rue des Ecoles. Elle a déclaré à M. Artigues, commissaire central, que jamais elle n'avait vu la Vierge et que jamais celle-ci ne lui avait adressé la parole.

— La vérité est celle-ci, a-t-elle dit.

« Il y a une vingtaine d'années que ma mère et moi allons régulièrement prier sur la tombe de la famille Arnaud. A plusieurs reprises, nous avons imploré la Vierge, et les vœux que nous avons formulés ont toujours été exaucés. Grâce à la protection de la Vierge, ma fillette et ma mère ont été guéries de graves maladies. Il n'y a rien de plus ».

Ce sont les personnes qui ont vu cette femme prier sur

le tombeau qui ont inventé la légende des miracles et répandu les bruits qui ont passionné la population de Béziers.

M. Deschanel et Mme de Thèbes

Notre éminent maître et ami M. Edouard Drumont raconte au cours d'un de ses vivants et spirituels articles, si riches en perspectives, si profonds de pensée, la curieuse anecdote suivante :

Jadis M. Paul Deschanel, désireux de préciser son avenir, décida d'aller voir la pythonisse.

Il se rendit chez Mme de Thèbes. Mais comme déjà à cette époque son visage était connu, le jeune député se prêta à une mise en scène assez curieuse. Il se laissa couvrir la tête d'un voile. Et ainsi méconnaissable, il tendit sa main à la célèbre voyante :

— Dans cette main, déclara Mme de Thèbes, je vois le signe que vous serez un jour président de la République.

Hélas! Versailles en a décidé autrement. — C'est bien ennuyeux, déclare à ses amies l'une des personnes de l'entourage du président de la Chambre, cela nous retarde de sept ans !

La foi de cette personne est flatteuse pour Mme de Thèbes.

Étranges pressentiments

A un ami qui lui avait envoyé ses meilleurs vœux du nouvel an, Charles Nieuport répondit, il y a huit jours, dit l'*Intransigeant*, par ces lignes :

« J'accomplis mon devoir. Mais l'année 1913 m'inquiète; parce qu'elle se termine par un 13. Souhaits sincères ».

L'année 1913 inquiétait Nieuport. Singulier pressentiment que l'événement devait trop justifier.

C'est avec la plus poignante émotion que les officiers et équipages des sous-marins ont appris la mort tragique de l'enseigne de vaisseau Berode, ancien officier en second du sous-marin *Floréal*, tué par l'hélice d'un aéroplane, près de Remiremont.

Cet officier, qui avait passé deux années à la station des sous-marins de Cherbourg, était, en effet, très sympathique et aimé de ses chefs et de ses inférieurs.

C'est grâce au sang-froid de l'enseigne de vaisseau Berode que, surpris par la tempête pendant les manœuvres navales, le sous-marin *Floréal* put se réfugier au Havre. L'officier reçut, pour ce fait, un témoignage officiel de satisfaction du ministre de la Marine.

Le jour de la catastrophe du sous-marin *Vendémiaire*, l'enseigne de vaisseau Berode qui, au moment de la collision, était de quart sur le sous-marin *Floréal* et recherchait l'escadre pour l'attaquer avait, vingt minutes auparavant, passé à portée de voix du *Vendémiaire* et échangé quelques paroles avec le lieutenant de vaisseau Prioul. Ce fut l'un des rares témoins de la fin tragique du *Vendémiaire*.

— Je voudrais bien voir l'année 1912 terminée, disait souvent le courageux officier, afin de savoir si je serai plus heureux en 1913.

En effet, dans les derniers mois de 1912, l'enseigne de vaisseau Berode avait été victime de plusieurs accidents. Il était notamment tombé à l'eau alors qu'il se rendait à son bord.

L'infortuné officier avait demandé à être affecté à un autre port à l'expiration de son congé de deux mois.

Prédictions scientifiques

Que nous promet la science, la science pure, pour 1913 ? Voici les réponses de quelques savants.

M. Dastre, professeur de physiologie à la Sorbonne :

« J'espère voir de belles choses en 1913. La physiologie a été longtemps exclue des recherches purement médicales. Les découvertes de ces derniers mois les ont ramenées à nous. Ici, c'est la question de l'hémolyse qui nous préoccupe. Sans aucun doute, cette mystérieuse fusion des globules sanguins est la clef de la défense de notre organisme. Si nous lui trouvons une explication physicochimique, nous aurons certainement résolu le problème de l'immunité... c'est-à-dire que nous pourrions organiser la lutte contre presque toutes les maladies.

« Sera-ce pour cette année ? Je le crois fermement. »

M. Deslandres, directeur de l'Observatoire d'astronomie physique de Meudon, membre de l'Académie des Sciences :

« La nouvelle année sera fertile en découvertes utiles. On avait un peu délaissé l'étude du soleil. On connaissait de lui seulement sa surface et on ignorait son atmosphère. On s'aperçoit depuis peu de l'intérêt considérable qu'il y aurait à l'étudier, et les observatoires d'Italie, d'Angleterre, d'Amérique travaillent tous dans cette voie. Il en sortira certainement des choses intéressantes.

M. d'Arsonval, professeur au Collège de France.

« — Les physiciens sont sollicités par de nombreuses questions importantes. Je suis persuadé qu'en 1913 la téléphonie sans fil verra, enfin, le jour. Quant à la télégraphie sans fil, son rayon d'action sera considérablement augmenté et d'ici un an on correspondra sans difficultés de Paris à New-York. »

M. Daniel Berthelot s'est consacré à l'étude des rayons ultra-violets. Il espère en démêler le mystère :

— « Je pense qu'en 1913, nous arriverons à maîtriser ces radiations supérieures en énergie à la radiation solaire ! Il y a là une puissance insoupçonnée, une force sans égale. J'espère que mes contemporains, plus heureux que Prométhée, trouveront dans ces rayons aujourd'hui mortels le secret de la vie. »

M. Edmond Perrier, directeur du Muséum :

« — Je voudrais, s'écrie-t-il, que cette année vît, enfin, la reconstruction, la mise en état de notre malheureux Jardin des Plantes. C'est là une œuvre qui s'impose pour l'honneur de la science française ! Cela fait, je crois que

d'ici quelques mois, très sérieusement, la procréation à volonté des sexes sera un fait accompli... »

M. Gabriel Bertrand, professeur de chimie biologique à l'Institut Pasteur :

« — Une révolution considérable sera opérée en 1913 dans l'agriculture. Elle y sera apportée par la mise au point prochaine des études entreprises sur l'action de certains sels métalliques à dose infinitésimale. Des traces minimes de manganèse ont provoqué des végétations d'une intensité inconnue jusqu'à ce jour.

M. Bouvier, de l'Institut :

« — J'ai le ferme espoir que nous démontrerons avant la fin de l'année que l'évolution animale ne se fait point lentement, doucement, comme on l'a cru, mais bien par sauts brusques, par saccades, et cela nous permettra de serrer de près de problème de nos origines. »

M. Borel, de l'Institut Pasteur :

« -- Malgré le grand espoir que nous a fait récemment concevoir la découverte de Wassermann, il faut reconnaître que nous n'avons pas encore de remède du cancer. Mais j'ai le ferme espoir qu'en 1913 on établira d'une façon précise la nature parasitaire de cette affection. A cette heure, c'est presque chose faite ; la confirmation définitive ne saurait tarder. On aura ainsi le fil conducteur qui nous manque encore pour constituer une médication rationnelle. On aura surtout le moyen, par une prophylaxie rigoureuse, de diminuer dans l'énormes proportions les cas de cancer. »

La Gemme Astel

La presse commence à s'occuper de la découverte de M. Biennier (1) dont nous avons plusieurs fois déjà entretenu nos lecteurs.

Voici l'article que M. Ducasse-Harispe lui consacre dans *Les Annales du Progrès*.

« Avez-vous entendu parler de la Gemme Astel ?

La Gemme Astel est une sorte de talisman, retrouvé par M. Siméon Biennier, 5, rue des Gras, à Clermont-Ferrand, et qui possède, dit-on, d'étranges propriétés.

Cette pierre radio-magnétique émettrait d'invisibles et puissantes radiations ayant les plus heureuses influences sur celui qui la porte régulièrement.

Les savants de l'antiquité lui reconnaissaient des actions réelles et inexpliquables; il suffisait souvent, d'après eux, de la porter en contact avec la peau, pour en ressentir les bienfaisants effets.

Bausch, Sérapion, Gallien, Agrie, Pline dans leurs ouvrages, déclarent que la Gemme Astel est un hémostatique puissant, qui arrête le sang par contact direct.

Mais ses qualités les plus étonnantes ressortiraient du domaine psychique : la Gemme Astel agirait sur la « destinée astrale » de l'individu en raison du puissant magnétisme qu'elle dégage ; elle permettrait à deux êtres, sympathisant ensemble, de se transmettre télépathiquement leurs impressions ; sertie dans l'or, métal noble et pur, en observant certains rites sacrés de l'hermétisme, cette pierre mystique taillée identiquement aux pierres semblables, trouvées dans les tombeaux des grands Prêtres égyptiens, assurerait la santé du corps, la prospérité matérielle, la joie du cœur à celui qui la garde précieusement.

Bausch cite l'opinion de Volateranus :

« *Portée au doigt, elle fait gagner au jeu, et obtenir les faveurs. Elle est toute-puissante aussi pour les procès.* »

Pierre Aponée confirme que cette gemme, précieuse entre toutes, *révèle les trésors cachés, défend contre le poison et les maladies infectieuses.*

Si ce bijou-fétiche a réellement le pouvoir qu'on lui attribue, et que paraissent confirmer des attestationss désintéressées, nous ne pouvons que le recommander à tous ceux qui recherchent la santé, la richesse, le bonheur. Si l'on a une arrière-pensée de doute sur le pouvoir inconnu des fétiches qui ont cependant retenu l'attention de génies indiscutés tels que Napoléon le Grand et Victor Hugo, qu'on soumette le talisman à l'épreuve et qu'on porte sur cette pierre extraordinaire un jugement personnel basé sur l'observation et l'examen.

Ces émanations d'un fluide *subtil et vivant*, irradiant à travers les corps et l'espace, pouvaient paraître mystérieuses dans les âges passés.

La science moderne, habituée aux merveilles des Rayons X et des ondes hertziennes, accueille avec intérêt les hypothèses les plus hardies, les conceptions les plus déconcertantes et ne rejette rien *à priori*. Le champ de l'Inconnu est si vaste ! La science la plus encyclopédique, celle qui a fait le tour des connaissances humaines, n'a effleuré qu'une minime partie des problèmes offerts à son investigation... »

A. DUCASSE-HARISPE

(1) 15, rue des Gras, à Clermont-Ferrand.

Congrès de Psychologie expérimentale

Le deuxième congrès international de psychologie expérimentale se réunira du 25 au 30 mars à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, à Paris.

Cyrano

Le *Progrès spirite* veut « faire revivre la mémoire » de Cyrano, qui n'est pas très oublié, et en qui notre confrère se plaît à voir un ancêtre du spiritisme ; ce qui eût un peu étonné le disciple de Gassendi.

Mais le *Progrès spirite* commence par dire que Bergerac naquit au château de Bergerac en Périgord.

Confrère, confrère, votre information date ! Il y a plus d'un demi-siècle qu'on est éclairé sur la naissance parisienne de l'auteur du *Voyage dans la Lune*. Il est vrai que la petite ville de Bergerac n'a pas encore débaptisé sa rue Cyrano et que le musée de Périgueux montre toujours avec orgueil un buste du poète au long nez.

NOTRE COURRIER

LES CHEVAUX D'ELBERFELD

Madame la Directrice,

Permettez-moi de venir vous demander pour ces quelques lignes, une insertion dans votre Courrier de l'*Echo du Merveilleux*.

J'ai lu, avec le plus grand intérêt, article de M. George Malet, relatant la conférence que M. de Vesme a consacrée aux remarquables chevaux calculateurs d'outre-Rhin...

J'ose poser une question. La ville d'Elberfeld, dont parle le conférencier, est-elle la même que la célèbre ville manufacturière d'Elberfeld-Barmen située sur la Wuppig, affluent du Rhin près de Dusseldorf? Mes villégiatures estivales me permettant, tous les ans, de visiter ces parages, je désirerais vivement assister à une séance de ces solipèdes, émules d'« Inaudi ». Cet étrange dressage me remémore ce que j'ai vu dans mon enfance, souvenir lointain que j'exhume de ma plus tendre jeunesse, d'un moment où les sciences occultes ne m'étaient même pas connues de nom.

C'était jadis, à Royan : tous les soirs un cercle se formait sur la place autour d'un minuscule poney, d'un mètre dix ou quinze environ, et là son maître nous faisait admirer, pour quelques sous jetés dans son chapeau, ce qui, à l'heure actuelle, fait discuter les savants... Chaque spectateur demandait à son gré au cheval d'additionner, de soustraire et de multiplier des chiffres, souvent même compliqués, ce dont l'intelligent animal se tirait à merveille, ne se trompant jamais et tapant régulièrement avec son sabot par terre, la solution du problème...

Que d'humiliations nous ressentions en constatant que cette exhibition plaçait notre science arithmétique bien au-dessous de celle d'un de ces êtres qu'on prétend si inférieurs à l'homme, et nul en ce temps ne réfléchissait sérieusement au phénomène, nul ne cherchait dans le tour de force le « subliminal self » ni la révélation médiumique que l'on prête au quadrupède allemand. C'est pour cette raison que je voudrais les voir, les « entendre » frapper leurs étonnantes réponses, et, me souvenant du passé, revoir en esprit le modeste poney de la grande conche de Royan résoudre les problèmes que nous lui posions; ses connaissances mathématiques n'émouvaient pas les journaux, aucune revue ne lui a fait l'honneur de révéler son nom et je suis seul peut-être à me rappeler son talent.

Agréez, je vous prie Madame, mes respectueux hommages.

NOEL SARY.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.